



L'agency des étrangers. De l'appartenance locale à l'histoire du monde

Natividad Planas

DANS **REVUE D'HISTOIRE MODERNE & CONTEMPORAINE** 2013/1 n° 60-1 , PAGES 37 À 56
ÉDITIONS **BELIN**

ISSN 0048-8003

ISBN 9782701181028

DOI 10.3917/rhmc.601.0037

Date de mise en ligne : 19/08/2013

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2013-1-page-37?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Les connexions du monde moderne

L'agency des étrangers. De l'appartenance locale à l'histoire du monde

À propos de :

SIMONA CERUTTI,

Étrangers. Étude d'une condition d'incertitude dans une société d'Ancien Régime, Paris, Bayard, 2012, 301 p., ISBN 978-2-227-48303-3.

SANJAY SUBRAHMANYAM,

Three Ways to Be Alien. Travails and Encounters in the Early Modern World, Waltham, Brandeis University Press, 2011, 228 p., ISBN 978-1-584-65992.

Natividad PLANAS

L'histoire sociale et l'histoire du monde¹ ont-elles quelque chose à se dire ? Ces deux domaines qui ont donné lieu à des propositions particulièrement stimulantes ces dernières années, semblent avancer en parallèle sans qu'un dialogue s'instaure entre l'un et l'autre. Pas d'oppositions explicites a priori, pas plus que de points de rencontre. Est-ce alors une coïncidence que Sanjay Subrahmanyam et Simona Cerutti aient écrit l'un et l'autre, presque en même temps, un ouvrage où le terme « étranger » figure dans le titre ? Celui de Simona Cerutti est intitulé *Étrangers. Étude d'une condition d'incertitude dans une société d'Ancien Régime* et celui de Sanjay Subrahmanyam *Three Ways to Be Alien. Travails and Encounters in the Early Modern World*².

L'enquête de Simona Cerutti se place à l'échelle locale (la ville de Turin et les États savoysards entre la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle), tandis que celle de Sanjay Subrahmanyam est à cheval sur plusieurs empires, aux confins des territoires de l'empire hispano-portugais en Afrique et en Asie aux XVI^e et XVII^e siècles. À la seule lecture des titres, l'historien pressé pourrait

1. Histoire du monde ou *World History*, histoire globale, histoire connectée. Un bilan sur ces différentes dénominations et/ou approches dans Caroline DOUKI, Philippe MINARD, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? Introduction », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 54-4 bis, supplément 2007, p. 7-21.

2. Cet ouvrage vient d'être traduit en français sous le titre : *Comment être un étranger. Goa-Ispahan-Venise – XVI^e-XVIII^e siècle*, trad. Myriam Dennehy, Paris, Alma, 2013. La lecture qui en est faite ici se fonde sur la version anglaise.

imaginer que ces deux champs de l'histoire ont finalement trouvé un point de rencontre, celui qu'incarnerait la figure de l'étranger. Mais il ferait fausse route. Car, d'une part, l'écart entre les échelles d'analyse choisies par les auteurs est moindre qu'on ne le suppose et, d'autre part, pour aucun de ces deux auteurs, l'« étranger » ne constitue véritablement l'objet de leur enquête.

Avec Sanjay Subrahmanyam, nous sommes loin du macro-récit qui caractérise certaines approches globales³, car son propos est justement de rendre compatibles la microanalyse et l'histoire du monde⁴. D'ailleurs, *Microstoria* et histoire connectée ont, depuis longtemps, trouvé des terrains d'entente et de communication. Quant à Simona Cerutti, qui revendique avec vigueur la pertinence du cadre local pour l'enquête, elle présente toutefois la scène turinoise comme un laboratoire qui lui permet d'interroger les catégories et les actions des acteurs sans perdre de vue un cadre plus large, celui de l'Europe. L'un et l'autre montrent que ce n'est pas le lieu qui fait l'étranger, mais le contexte social et sa spécificité. C'est donc sur le terrain social que ces deux auteurs avancent, mais pas de la même manière.

Dans *Explorations in Connected History. From the Tagus to the Ganges*, ouvrage fondateur pour l'histoire connectée, S. Subrahmanyam proposait de faire « un pas de côté » afin de porter un regard décentré sur l'histoire du monde⁵. La consigne est toujours d'actualité dans *Three Ways to Be Alien*. À travers l'étude de trois cas, qui en réalité sont quatre (si l'on compte celui qui sert de matière à réflexion à l'auteur dans l'introduction), il interroge des situations d'interaction et de communication interculturelles. Loin des schémas duels dominant/dominé chers aux *Subaltern Studies*⁶, il reconstitue le parcours d'individus ayant vécu dans des contextes transimpériaux, dont il restitue la complexité. L'auteur se donne pour objectif de déceler non seulement la capacité d'agir des individus (*agency*) mais aussi et surtout les difficultés qu'ils rencontrent dans leurs parcours et les limites qu'ils ne parviennent pas à franchir. Ce qui l'intéresse, ce ne sont pas exclusivement les entraves de nature coercitive, imposées par un pouvoir politique « intolérant », mais plutôt celles qui relèvent de dynamiques sociales, politiques ou religieuses. L'enquête met en lumière ce qui constitue un (ou des) obstacle(s) à la mobilité des individus à un moment donné de leur parcours, ce qui les conduit à une impasse dont ils ne peuvent sortir sans renoncements. Déceler les « déconnexions » dans un monde connecté, c'est là que réside la véritable originalité de l'ouvrage.

3. Par exemple, John DARWIN, *After Tamerlane: The Global History of Empire Since 1405*, New York, Bloomsbury Press, 2008.

4. S. SUBRAHMANYAM, *Three Ways to Be Alien...*, *op. cit.*, p. 172.

5. S. SUBRAHMANYAM, *Explorations in Connected History. From the Tagus to the Ganges*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 11.

6. Pour la position de l'auteur concernant les *Subaltern Studies*: Sanjay SUBRAHMANYAM, « Europe and the people without historiography, or reflections on a self-inflicted wound », *Historically Speaking*, 4, 2004, p. 36-40.

Simona Cerutti explore, quant à elle, la question des appartenances, car son enquête porte tout autant sur les étrangers que sur l'ancrage local. Toutefois, ce ne sont ni les flux migratoires, ni les politiques d'accueil des étrangers dans la ville de Turin entre la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle qui sont au centre de son attention, mais les sources : les procédures mises en œuvre par le fisc royal dans le cadre de l'application du droit d'Aubaine (la capacité du souverain à s'emparer des biens des étrangers), les archives de certaines institutions charitables avec lesquelles les étrangers entretiennent un rapport de « familiarité », les procès du tribunal du consulat des marchands fréquenté par les nombreux négociants venant d'ailleurs, les registres des corporations de marchands qui gèrent la mobilité des travailleurs et les fonds notariés dans lesquels les uns et les autres font enregistrer leurs dernières volontés, documents qui témoignent aussi de leur rapport à la propriété et de leur pratique du crédit. L'auteur nous invite à faire « un pas en avant » dans la lecture de ces sources, à ne pas les considérer comme des réservoirs d'information, mais comme des actions chargées d'intention, ce qui constitue un renversement des usages de la pratique de l'enquête en histoire. Dès lors, l'angle d'approche s'élargit, les conditions de l'appartenance font l'objet d'une exploration approfondie dont la particularité réside dans l'attention accordée à l'action. La question posée n'est donc pas « qu'est-ce qu'un étranger ? », mais quelles sont les capacités de ceux qui souffrent d'un faible ancrage social ?

L'HISTOIRE SOCIALE À L'ÉPREUVE DE L'INCERTITUDE

Traquer les faux-semblants et se déprendre de l'illusion d'une continuité entre le passé et le monde dans lequel nous vivons président à l'enquête que réalise Simona Cerutti. C'est en position d'« étrangement »⁷ qu'elle interroge la documentation, et c'est ainsi qu'elle suscite l'émergence d'un terrain d'enquête bien plus vaste que celui initialement prévu, en permettant au terme « étranger » de recouvrir toute son ampleur sémantique, en partie tombée dans l'oubli. Les institutions contrôlant la mobilité au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle ont contribué à la valorisation des schèmes de la provenance et de la spatialité, car ce sont souvent ces aspects de l'identification des étrangers qui ont été retenus par les administrations⁸, alors que les autres traits renvoyant aux relations sociales étaient beaucoup plus difficiles à saisir⁹.

Pourtant, les historiens savent depuis longtemps que les catégories du droit ne sont pas le seul apanage des juristes, et que les acteurs sociaux les empruntent

7. Carlo GINZBURG, *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001.

8. Ilse ABOUT, Vincent DENIS, *Histoire de l'identification des personnes*, Paris, La Découverte, 2010.

9. Simona Cerutti interviewée par Michele SPANÒ, *Trickster. Rivista del Master in Studi Interculturali*, n° 10, juin 2011, « La violenza dello straniero ». http://trickster.lettere.unipd.it/doku.php?id=violenza_straniero:spano_cerutti

pour énoncer les stratifications sociales¹⁰. Ainsi, prêtant une attention particulière à la manière dont les sources se réfèrent à ceux qui viennent d'ailleurs, Simona Cerutti propose de repenser la notion d'étranger dans les sociétés d'Ancien Régime à l'aune de contextes que le droit contribue à configurer : la mort « des étrangers, ou sans famille », l'accès à la propriété pour ceux qui sont sans ancrage, l'accès au métier au sein des corporations dans un contexte de forte mobilité, et l'accès à la justice pour les marchands étrangers. Au vu des catégories que le droit et les institutions judiciaires anciennes mettent en œuvre, la société serait composée, non pas d'étrangers et d'autochtones, mais d'individus socialement et juridiquement faibles et d'individus bénéficiant de droits et de compétences particuliers liés à leur appartenance locale.

C'est la catégorie juridique de « misérable », mobilisée par la justice sommaire dans les tribunaux de commerce, qui permet à l'historienne d'accéder à la compréhension d'une organisation sociale qui, loin de marginaliser les étrangers, les intègre dans des catégories endogènes. Cette catégorie regroupe à la fois les pauvres, les veuves, les orphelins, les soldats, les pèlerins et les marchands, c'est-à-dire ceux qui sont en déficit d'ancrage social du fait de leur état de mobilité (liée à leur activité professionnelle ou religieuse) ou bien ceux ayant été victimes de la perte de certains proches censés assurer leur stabilité sociale. Devenir étranger au sein de la société à laquelle on appartient fait partie des possibles ; cette « condition » ne résulte pas nécessairement de la mobilité spatiale, mais d'une mobilité sociale descendante. Cela signifie que, pour le droit, la mobilité est au cœur du social, et qu'elle affecte la condition de l'ensemble des hommes et des femmes.

Qui sont les étrangers venant d'ailleurs à Turin au cours des XVII^e et XVIII^e siècles ? Un grand nombre de marchands présents dans la ville proviennent de terres étrangères, pour la majorité de France et des cantons suisses, mais aussi d'autres villes italiennes. Nombreux sont également les artisans qui, dans le cadre d'une itinérance caractéristique de la plupart des métiers à l'époque moderne, s'installent de manière plus ou moins durable à Turin. Ils sont parfois originaires d'un ailleurs proche, des campagnes et des autres villes du royaume piémontais, des royaumes voisins, mais aussi, en nombre bien moindre, sans doute, des pays d'Islam, comme l'illustre le cas que traite Simona Cerutti dans le deuxième chapitre de son livre. D'ailleurs, le royaume savoyard est en demande de main-d'œuvre extérieure au cours de la période étudiée ici. Mais l'ensemble de ces « étrangers » ne constitue pas un « groupe social ». Ce que le travail de Simona Cerutti nous permet de comprendre, c'est que la place qu'ils occupent dans la société ne leur est pas attribuée par leur provenance, comme le laissent croire les études portant sur les « nations » ou les communautés d'étrangers d'une même origine, mais qu'elle varie selon la

10. Par exemple, Thomas KUEHN, *Law, Family and Women. Toward a Legal Anthropology of Renaissance Italy*, Chicago, University of Chicago Press, 1991.

capacité de chacun à accéder aux ressources locales, c'est-à-dire la propriété, le travail et la justice.

Le livre commence par une enquête très minutieuse concernant l'application du droit d'Aubaine dans le royaume du Piémont. Les procédures mises en œuvre par le fisc royal turinois permettent à Simona Cerutti de prouver que, contrairement à ce qui avait été avancé par Peter Sahlins pour la France¹¹, l'Aubaine n'est pas un moyen qu'aurait trouvé l'État pour s'emparer des biens des étrangers, mais au contraire un système de protection des biens dont le statut serait incertain à la mort de leur propriétaire¹². En effet, Simona Cerutti montre combien la propriété est fragile dans les sociétés anciennes, en raison des multiples manières dont elle peut être certifiée. Les biens d'un individu, au moment de son décès, sont en situation de fragilité, en raison de leur statut de biens « jacents » (c'est-à-dire en cours de changement de propriétaire), ce qui peut facilement être pris pour un cas de vacance de propriété (*nullius res*). Étranger est celui qui est sans famille ou dont les héritiers ne sont pas sur place pour prendre soin de l'héritage, dont les biens peuvent être convoités par des voisins ou des inconnus s'étant rapprochés du mourant et ayant établi un rapport de familiarité avec celui-ci, puis s'étant publiquement fait connaître comme usagers de certains de ses biens. Car l'usage a le pouvoir de certifier le lien de propriété entre un individu et une chose. Ainsi, en agissant au nom du roi, les officiers du fisc qui appliquent la loi d'Aubaine suspendent toute possibilité d'appropriation, laissant le temps aux ayants droit de se manifester. Le cas échéant, le souverain conserve les biens et paie les créanciers. Il est l'héritier universel, en l'absence d'héritiers consanguins ou désignés.

« Comment est-il possible pour quelqu'un qui n'est pas inscrit dans une chaîne de succession, de parentèle, de rentrer dans le rang des citoyens »¹³ ? Comment se fait donc l'intégration des gens venus d'ailleurs et, de manière générale, des gens souffrant d'un déficit d'ancrage dans les sociétés d'Ancien Régime ? La bienveillance des institutions et des pouvoirs politiques n'assure pas l'accès à la citoyenneté, pas plus que la malveillance qu'on leur prêta naguère ne la leur déniait. Les archives de l'Aubaine ne font que prouver la fragilité de la propriété et l'importance de l'entourage familial dans la consolidation de celle-ci. Mais ce faisant, elles révèlent les contextes dans lesquels la citoyenneté et l'extranéité se font et se défont. Tout comme d'autres historiens préoccupés par le rapport entre famille et État¹⁴, Simona Cerutti affirme l'importance du

11. Peter SAHLINS, *Unnaturally French. Foreign Citizens in the Old Regime and after*, Ithaca, Cornell University Press, 2004.

12. S. CERUTTI, « À qui appartient les biens qui n'appartiennent à personne ? Citoyenneté et droit d'aubaine à l'époque moderne », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (désormais *Annales HSS*), 62-2, mars 2007, p. 355-383, et Peter SAHLINS, « Sur la citoyenneté et le droit d'aubaine à l'époque moderne : Réponse à Simona Cerutti », *Annales HSS*, 63-2, avril 2008, p. 385-398.

13. S. CERUTTI, *Étrangers...*, *op. cit.*, p. 81.

14. Sarah HANLEY, « Engendering the state: family formation and state building in early modern France », *French Historical Studies*, 16-1, printemps 1989, p. 4-27.

« champ des rapports patrimoniaux et successoraux » pour la compréhension des formes de l'appartenance locale, qui, insiste-t-elle, ne s'arrête pas à la seule sphère politique¹⁵. Partant de ce constat, la question de l'accès à la citoyenneté doit nécessairement être traitée en lien avec celle de l'accès à la propriété, et située dans le contexte de la pratique.

Ceci fait écho aux travaux de Tamar Herzog qui ont récemment prouvé le caractère performatif et contractuel de l'appartenance, dans les sociétés d'Ancien Régime. Devenir naturel d'un lieu passait le plus souvent par la reconnaissance sociale, laquelle n'impliquait pas nécessairement de formalisation¹⁶. Les lettres de naturalisation constituaient des formes exceptionnelles de validation de la naturalité, le plus souvent requises lorsque celle-ci était contestée. « Être ou ne pas être étranger » était une question rarement posée dans les sociétés d'Ancien Régime. Ce qui comptait, c'était la réputation et le comportement : se comporter comme un naturel prouvait qu'on l'était. Tamar Herzog montre ainsi, dans ses travaux concernant le monde hispanique, que tout cela se joue sur la scène locale, et non pas au niveau de l'« État ».

Simona Cerutti en est totalement convaincue. Elle montre que c'est la capacité des acteurs à accéder aux ressources locales (la propriété, le crédit, le travail) qui fait la citoyenneté ou l'extranéité des individus. Mais cette capacité n'est pas le seul fait des acteurs. Elle est due à un rapport de collaboration qui s'établit entre étrangers et certaines institutions. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, l'auteur montre justement à partir d'un cas précis comment les gens venus d'ailleurs pallient leur déficit d'ancrage social et familial en se rapprochant de certaines institutions charitables. C'est à partir du parcours de Gerolamo Motta, « turc de nation », que l'enquête est menée. Arrivé assez jeune à Turin autour de 1660, dans l'entourage du prince Eugène (cousin de Victor Emmanuel II de Savoie et futur vainqueur des Ottomans lors du siège de Vienne en 1683), Motta demeure dans la capitale savoyarde jusqu'à la fin de ses jours, où il jure fidélité au roi, se marie deux fois, dirige la prestigieuse corporation des tailleurs, exerce l'activité de prêteur d'argent, devient administrateur de l'hôpital de la Charité de Turin et finit par accéder à la propriété immobilière vers la fin de sa vie. Cette étude de cas montre que l'acquisition d'un bien immobilier en ville n'est pas une condition d'accès à la citoyenneté, comme l'a longtemps soutenu l'historiographie, mais qu'elle est le résultat d'une intégration qui s'est faite en amont.

Sa capacité à gérer des relations de crédit et les rapports de confiance que cette activité engendre avec des personnes stables, ainsi qu'avec des institutions de prestige, sont à l'origine du processus qui conduit Motta de l'extranéité à la citoyenneté. Le rapprochement avec les travaux de Laurence Fontaine est fécond, en raison du rôle joué par le crédit et l'accès à la propriété dans le destin social

15. S. CERUTTI, *Étrangers...*, op. cit., p. 68.

16. Tamar HERZOG, *Defining Nations: Immigrants and Citizens in Early Modern Spain and Spanish America*, New Haven, Yale University Press, 2003.

des colporteurs¹⁷. A priori, l'itinérance de ces derniers et l'immobilité à laquelle sont contraints les candidats à la citoyenneté dans les villes d'Europe semblent situer ces deux figures sociales à l'opposé l'une de l'autre. Pourtant, la pratique du crédit et l'accès à la propriété constituent la base de la « stabilité » sociale et professionnelle des uns et des autres. En effet, c'est par la pratique du crédit que Motta se rapproche de l'hôpital de la Charité de Turin, institution prestigieuse à laquelle était traditionnellement liée l'aristocratie locale.

À l'instar de bien d'autres étrangers dont les investissements sont enregistrés dans les archives des institutions et dans les archives notariées exhumées par Simona Cerutti, Motta établit un rapport privilégié avec l'hôpital afin de protéger ses biens et ses créances, en concédant à celui-ci des prêts qui ne lui rapportaient pas de gros intérêts, mais qui lui permettaient de placer son argent en sécurité, ou bien en lui octroyant des dons sous condition. Car d'une part, ce type d'institutions affiche une grande capacité à exercer des pressions efficaces sur les débiteurs des biens qu'elles administrent par procuration et, d'autre part, elles sont de taille à les défendre dans des contextes de forte tension sociale où le *ius loci* pouvait l'emporter sur l'engagement civique, et l'application de la loi d'Aubaine s'avérer une menace pour ceux qui venaient d'ailleurs. Elles assurent également aux étrangers la capacité de transmettre leur héritage, dont elles prennent possession en tant qu'héritières universelles, sans priver de leur usufruit les descendants désignés par le donataire, en leur versant des pensions, en leur attribuant des legs privés, ou en les autorisant à continuer de faire usage de certains immeubles. Ce faisant, les étrangers, ou plus précisément ceux qui souffrent d'un déficit d'ancrage local, transforment « la taille » de leur héritier, « pour le rendre comparable au Fisc de Sa Majesté »¹⁸. Cela ressemble effectivement, comme le souligne l'auteur, à ce que Luc Boltanski et Laurent Thévenot ont appelé un « travail de mise en équivalence de la grandeur »¹⁹. Mais ce que cela prouve surtout, c'est que l'institution permet à un étranger de se stabiliser et de se comporter « en citoyen »²⁰.

L'étude du parcours de Gerolamo Motta permet à l'auteur de montrer que ce type de collaboration a toutefois des limites. Elles concernent les appartenances religieuses. Bien que catholique converti, Motta se présente comme « turc d'Anatolie », affichant ses origines géographiques et religieuses (l'usage du terme « turc » à l'époque moderne dénote une appartenance religieuse musulmane), jusqu'aux années 1720. Moment difficile pour tous ceux qui sont suspectés « de ne pas appartenir de plein droit à la communauté catholique »²¹, la signature du concordat entre la papauté et les États savoyards en 1727 est suivie de mesures

17. Laurence FONTAINE, *Histoire du colportage en Europe, XV^e-XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.

18. S. CERUTTI, *Étrangers...*, *op. cit.*, p. 117.

19. Luc BOLTANSKI, Laurent THÉVENOT, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

20. S. CERUTTI, *Étrangers...*, *op. cit.*, p. 118.

21. *Ibidem*, p. 130.

répressives à l'encontre des minorités religieuses (création d'un ghetto pour les juifs, expulsion des calvinistes). Mais la fermeture « locale » est surtout due à de fortes tensions entre marchands savoyards et marchands venus d'ailleurs (principalement des calvinistes de Genève ou de France) en raison d'une crise productive dont les négociants locaux se disaient victimes. Pour sortir de celle-ci, le gouvernement central confia à ces négociants la gestion des institutions économiques ; ce qui entraîna une transformation de l'idée de citoyenneté, dans laquelle entrait en compte, bien plus qu'auparavant, l'origine géographique et religieuse des individus. C'est dans ce contexte que Gerolamo Motta rédige son dernier testament, prend des dispositions pour préserver son héritage et efface toute trace d'extranéité de la présentation qu'il fait de lui-même.

Cette oblitération des origines est-elle en lien avec l'origine musulmane de Motta ? Simona Cerutti affirme, sans s'y attarder toutefois, que l'assimilation entre « Turcs » et « luthériens » serait propre à la culture chrétienne²². Cela me semble contestable en raison du caractère beaucoup trop général du propos, mais surtout parce que l'enquête ne le prouve pas. La population d'origine musulmane de Turin n'est quasiment pas repérable dans la documentation consultée par Simona Cerutti, ce qui ne signifie pas qu'elle n'a pas existé, mais plutôt que cette origine ne constitue pas en soi un problème pour la société turinoise²³. Rien ne prouve que la spécificité des origines religieuses de Motta ait contribué à le mettre en mauvaise position. En revanche, beaucoup plus convaincante est la manière dont l'auteur mobilise les sources de l'Aubaine pour montrer que ceux qui avaient un lien avec le commerce du tissu (négociants drapiers et tailleurs) étaient tenus pour « non catholiques », c'est-à-dire calvinistes, surtout lorsqu'ils venaient d'ailleurs. Gerolamo Motta masque sa provenance géographique, bien plus que sa religion d'origine, en procédant de la sorte.

La suite de l'enquête prouve à quel point le monde du travail constitue un contexte pertinent pour la compréhension de l'extranéité dans les sociétés d'Ancien Régime. Dans le troisième chapitre de son livre, consacré aux artisans, Cerutti montre que l'image classique de la hiérarchisation du monde de l'artisanat situant en position de domination des maîtres d'origine locale, riches et propriétaires de leur boutique, face à une plèbe étrangère, mobile et pauvre, s'avère fautive et anachronique. L'étude montre que les maîtres ne sont pas toujours originaires de Turin – mais d'autres villes du royaume, ce qui fait d'eux des forains – et qu'ils ne possèdent que rarement leur boutique parce qu'ils sont le plus souvent moins riches que les artisans provenant de royaumes ou de territoires étrangers. Les niveaux de richesse sont inversés par rapport aux représentations que les historiens en ont habituellement données,

22. *Ibidem*, p. 133.

23. Jocelyne DAKHLIA, « Musulmans en France et en Grande-Bretagne à l'époque moderne : exemplaires et invisibles », in J. DAKHLIA, Bernard VINCENT (éd.), *Les musulmans dans l'histoire de l'Europe*, t. 1, Paris, Albin Michel, 2011, p. 231-413.

et l'extranéité est commune à tous ; seul le degré d'enracinement les distingue, qui facilite l'accès à la maîtrise (mais non pas à la richesse).

Le travail est considéré comme une ressource locale à laquelle, en principe, ne peuvent accéder que ceux qui sont en mesure de prouver leur enracinement. De ce fait, les suppliques que les travailleurs mobiles (qu'ils soient ou non originaires des États savoyards) adressent au souverain pour pouvoir accéder à l'examen de la maîtrise ou à la maîtrise elle-même, sans en avoir a priori le droit, sont constituées de preuves de citoyenneté²⁴ : le mariage avec une Turinoise, la fréquentation d'institutions caritatives urbaines, le service dans l'armée comme preuve d'appartenance à la « grande communauté des sujets du roi ». La mobilité, la pauvreté, la maladie y sont invoquées, non comme des circonstances permettant de contourner le droit, mais comme des difficultés en dépit desquelles des droits à la citoyenneté ont été acquis et que le souverain peut légitimer. En parallèle, la mobilité est tenue pour une valeur positive dans les revendications que les salariés adressent à leurs employeurs. Le droit de quitter l'atelier sans conditions y est revendiqué, comme un droit fondamental distinguant le travail salarié de la servitude. « Chacun revendique un certain degré d'extranéité – de pauvreté – pour échapper à l'imposition de la servitude »²⁵ affirme Simona Cerutti qui, plus que jamais, a raison d'attirer notre attention sur la centralité du droit : les revendications des travailleurs portent les traces de classifications juridiques.

Le droit comme source de contestation, voilà qui est surprenant. Mais cela l'est beaucoup moins lorsque l'on apprend, dans la dernière partie de l'ouvrage, que le droit des étrangers se fondait sur la suspension des inégalités liées aux appartenances. La justice sommaire, celle qui s'appliquait dans les consulats de marchands, qui permettait le règlement rapide d'affaires commerciales concernant des individus en situation de mobilité et dépourvus de privilèges locaux, était clairement une justice supra-locale, mettant en suspens les appartenances pour constituer, le temps du procès, une communauté d'égaux. Cette partie de l'enquête est fortement liée aux questions que l'auteur a traitées dans son précédent ouvrage²⁶. Elle y montrait qu'avant le milieu du XVIII^e siècle, moment où s'opèrent des mutations importantes, l'action, les faits, l'expérience commune étaient considérés comme sources légitimes de droit dans les consulats de commerce où était appliquée la justice sommaire. Tandis que la justice ordinaire, codifiée et contrôlée par les professionnels du droit, laquelle accordait de l'importance aux appartenances sociale et locale des acteurs, était celle en vigueur dans les tribunaux réservés aux gens stables.

24. S. CERUTTI, « Travail, mobilité et légitimité. Suppliques au roi dans une société d'Ancien Régime (Turin XVIII^e siècle) », *Annales HSS*, 65-3, juin 2010, p. 571-611.

25. S. CERUTTI, *Étrangers...*, op. cit., p. 217.

26. S. CERUTTI, *Giustizia sommaria. Pratiche e ideali di giustizia in una società di Ancien Régime (Torino XVIII secolo)*, Milan, Feltrinelli, 2003.

L'usage de la justice sommaire ne remet pas en cause un ordre social fondé sur l'inégalité socio-juridique des individus devant la loi, mais relève d'un certain pragmatisme. Le règlement des conflits commerciaux et la protection des biens des étrangers décédés sans famille sont une condition nécessaire au bon fonctionnement de l'économie locale et à la possibilité pour les créanciers des marchands étrangers et autres « misérables » de recouvrer leur dû. Il est certain qu'à des moments de tension sociale et politique, ces fonctionnements ont été mis en sourdine. Toutefois leur pérennité se prolonge au-delà de l'Ancien Régime.

Selon Simona Cerutti, un idéal d'équité (non pas subversif, mais « structurel ») imprégnait les institutions s'occupant des affaires des gens sans ancrage. C'est pourquoi la justice sommaire, en particulier, exerça une forte fascination sur les réformateurs des Lumières dans le Piémont et à Rome (Bernardo Andrea Lama, Gian Vincenzo Garvina, Ludovico Antonio Muratori...), mais aussi en France (Montesquieu, Voltaire)²⁷. Par ailleurs, au cours de la période de transition entre Ancien Régime et Révolution, les réformateurs européens trouvèrent en ce modèle judiciaire une source d'inspiration féconde pour repenser le droit civil, mais aussi pénal : l'oubli des racines et des liens locaux, sur lequel se fondait le droit des marchands, constituait un idéal pour ceux qui rêvaient d'une justice et d'une « société d'égaux ». D'où le fait qu'en France, les tribunaux consulaires aient été les seuls à passer « le cap révolutionnaire », servant de modèle, à la fin du XVIII^e siècle, à l'établissement de tribunaux provisoires dans l'attente d'une réforme judiciaire générale. La rupture judiciaire entre sociétés anciennes et modernes ne fut donc pas aussi brutale qu'on tend à le penser ? La « commune humanité » ne serait pas une invention des Lumières ?

Avec *Étrangers. Une condition d'incertitude dans une société d'Ancien Régime*, Simona Cerutti n'ébranle pas seulement un domaine de l'historiographie, celui de l'histoire des étrangers, mais, de manière beaucoup plus large, la pratique de l'histoire sociale et l'idée que l'on se fait des sociétés d'Ancien Régime.

L'importance que ces sociétés accordaient à l'action constitue le fil rouge de l'investigation, des sociétés ou le « faire » comptait plus que l'« être ». Ce sont les pratiques juridiques dérivant de relations sociales, et non les théories juridiques venant du haut²⁸, que Simona Cerutti tient pour responsables de la construction de la citoyenneté dans les sociétés d'Ancien Régime. À partir de ce poste d'observation, il s'avère que l'étranger n'est pas le négatif du citoyen, il est celui que le citoyen peut devenir s'il ne confirme pas de manière continue les preuves de son ancrage local, ou celui à qui une politique encourageant

27. Marc BELISSA, « Montesquieu, l'esprit des lois et le droit des gens », in Michel PORRET et Catherine VOLPIHAC-AUGER (éd.), *Le temps de Montesquieu*, Paris, Droz, 2002, p. 171-185, et René POMEAU, « Voltaire et Rousseau devant l'affaire Calas », in *Voltaire et la tolérance*, Amsterdam, Maison Descartes/Lille, Presses Universitaires, 1980, p. 61-75.

28. Celles des théoriciens du droit d'aubaine tel Jean Bodin (*Les six livres de la république...*, Paris, Jean Dupuis, 1583) ou de Jean Bacquet (*Les œuvres de Jean Bacquet... droits du domaine et de la Couronne de France*, Paris, A. L'Angelier, 1608).

les clivages sociaux peut dénier une citoyenneté acquise, dans la pratique, de longue date. L'étranger est alors celui qui vient après le citoyen²⁹.

ÉTRANGER DANS UN MONDE CONNECTÉ

Dans *Three Ways to be Alien*, Sanjay Subrahmanyam s'intéresse aussi à la capacité d'agir des acteurs. Le parcours d'individus mobiles, ayant connu des expériences de vie transimpériales, aux confins de l'empire hispano-portugais (Afrique, Inde) et au-delà (Empire Moghol) retient son attention. C'est en prenant ancrage sur ce terrain, qui lui est familier, qu'il s'interroge sur l'extranéité d'une manière très originale.

Écrire l'histoire des contacts entre Européens et sociétés d'Afrique et d'Asie à partir d'une perspective décentrée avait été jusque-là son propos. Les ouvrages dont il est l'auteur ont désormais prouvé la richesse heuristique des propositions de l'histoire connectée³⁰. Ici, Sanjay Subrahmanyam fait le choix d'articuler le genre biographique avec l'histoire connectée, dans l'objectif explicite de combiner approche globale et microhistoire. En se référant aux travaux de certains microhistoriens sur la biographie, l'auteur passe, sans doute un peu vite, de la question des échelles à celle du genre biographique, et de ce fait à celle de l'individu. Car ce sont moins les apports de la microhistoire à l'histoire globale que les théories sur l'«individu» qui sont discutées dans l'introduction de l'ouvrage³¹. S. Subrahmanyam construit sa réflexion théorique en partant de la notion d'individu pour arriver à celle d'étranger, vu non pas comme une figure sociale identifiable a priori, mais comme un concept permettant de penser l'altérité autrement qu'en termes d'incommensurabilité culturelle.

L'ajustement de la focale au cadre biographique a pour finalité d'injecter de l'humanité dans l'histoire du monde, ce qui revient, une fois de plus, pour cet auteur, à prendre de la distance par rapport à une histoire globale résultant d'une lecture surplombante de l'histoire des sociétés. Sanjay Subrahmanyam n'en est pas à sa première expérience biographique, en témoigne son magnifique livre sur Vasco de Gama, récemment traduit en français³². Mais cette attirance est bien plus ancienne, elle exprime une sorte de réaction au caractère désincarné de l'histoire économique³³.

29. Dans une tentative de dépassement du post-structuralisme, le philosophe Étienne BALIBAR affirme «Après le sujet vient le citoyen» : *Citoyen sujet et autres essais d'anthropologie philosophique*, Paris, PUF, 2012.

30. Romain BERTRAND, «Histoire globale, histoire connectée», dans C. DELACROIX, F. DOSSE, P. GARCIA, N. OFFENSTADT (éd.), *Historiographies*, t. 1 : *Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, p. 366-377.

31. Giovanni LEVI, «Les usages de la biographie», *Annales ESC*, 44-6, novembre-décembre 1989, p. 1325-1336.

32. S. SUBRAHMANYAM, *Vasco de Gama. Légende et tribulations du vice-roi des Indes* [1998], Paris, Alma, 2012.

33. Anne-Julie ETTER, Thomas GRILLOT, «Le goût de l'archive est polyglotte. Entretien avec Sanjay Subrahmanyam», *laviedesidees.fr*, consulté le 27 janvier 2012.

Toutefois, la particularité de l'ouvrage ne réside pas dans ces choix méthodologiques dont les apports heuristiques ont déjà été invoqués par d'autres auteurs³⁴ et ont récemment fait l'objet de fortes critiques³⁵, surtout lorsqu'ils contribuaient à célébrer une mobilité supposée fluide et sans obstacles. Les quatre cas étudiés par Sanjay Subrahmanyam concernent des individus situés dans ce que l'on pourrait appeler de manière générique «l'entre-deux», ni totalement intégrés dans un système impérial donné, ni totalement extérieurs à celui-ci. Son propos n'est pas d'affirmer la capacité d'acteurs, aux identités dites multiples, à se jouer des entraves politiques, sociales et religieuses, comme si tout était possible, en particulier dans les zones de confins. Au contraire, la question de l'*agency*, c'est-à-dire de la capacité de ceux-ci à agir, est ici envisagée de manière à éclairer les limites auxquelles font face ces acteurs. Il s'agit non seulement de repérer les connexions qui s'opèrent au-delà du cadre des États et des empires, mais de comprendre dans quels contextes celles-ci constituent des voies sans issue. C'est en cela que la démarche est originale.

C'est à partir de ce questionnement que Sanjay Subrahmanyam aborde le cas d'un seigneur berbère en relation avec les Portugais installés à Safi (sud du Maroc), celui d'un prince musulman dans la ville de Goa (capitale de l'empire portugais) à l'époque de la Contre-Réforme, celui d'Anthony Shirley, personnage étonnant, sujet de la reine d'Angleterre, au service de plusieurs souverains européens en Perse et au Maghreb, et finalement celui de Niccolo Manuzzi, un Vénitien auteur d'une histoire de l'Empire Moghol (1526-1858) au XVII^e siècle.

L'introduction, bâtie elle-même autour d'une étude de cas, pose le cadre théorique. Elle engage le lecteur à se demander ce que l'on peut tirer d'histoires a priori singulières, telle celle de Yahya-u-Ta'fuf, seigneur musulman de la région de Safi, ayant collaboré avec les Portugais de ce comptoir pour la soumission des tribus environnantes. L'ouvrage commence justement par une déclaration de ce personnage adressée à l'un de ses amis, dans laquelle il avoue la tristesse que lui cause le fait d'être rejeté par les chrétiens et par les musulmans, ni les uns, ni les autres ne le considérant comme l'un des leurs. À partir de là, l'auteur engage une réflexion sur la place accordée à l'individu dans l'étude des sociétés du passé, la forme biographique comme cadre d'analyse et les positions contrastées que les historiens, sociologues et spécialistes de la littérature ont adoptées, depuis le début du siècle, à l'égard de celle-ci.

Sanjay Subrahmanyam définit lui-même ses propres horizons d'attente quant à l'usage de la biographie. S'opposant à une conception volontariste de la capacité d'action, tout comme à l'idée de fluidité des identités dans les sociétés d'Ancien Régime (développée ces dernières années), l'auteur restaure la notion

34. Par exemple, Miles OGBORN, *Global Lives: Britain and the World, 1550-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.

35. Pour un bilan critique de l'usage de la microhistoire par les historiens du tournant global: Francesca TRIVELLATO, «Is there a future for Italian microhistory in the age of global history?», *California Italian Studies*, 2-1, 2011, <http://escholarship.org/uc/item/0z94n9hq>.

de contrainte. L'idée que les acteurs aient à gérer des situations rendant tangibles des limites, parfois insurmontables, ou bien que ceux-là mêmes aient à faire des choix les enjoignant à abandonner certaines de leurs appartenances, intéresse l'auteur. Ceci explique le fait qu'il se sente interpellé par la notion de *Renaissance self-fashioning* forgée par Stephen Greenblatt³⁶, parce qu'elle s'oppose à l'idée encore prégnante (mais désormais ancienne) selon laquelle la Renaissance aurait offert à l'individu la maîtrise et la conscience de soi, la capacité épanouissante de se construire suivant sa propre volonté³⁷. Alors que selon Stephen Greenblatt, si l'individu se façonne, il ne se libère pas pour autant, passant en réalité d'une forme de soumission à une autre, de la rébellion à la «soumission subversive»³⁸, ce qui le contraint à opter pour la pratique de la dissimulation.

Toutefois, S. Subrahmanyam considère que l'on ne peut réduire, à la manière de James Clifford, les situations de contacts culturels entre Européens et sociétés conquises à un simple jeu de dissimulation³⁹. Et ce pour deux raisons : en premier lieu, ce type d'analyse fait l'impasse sur la violence que les acteurs historiques subissent dans le cadre des situations de conquête ou autres formes de domination et, en second lieu, elle impose la primauté du politique, les groupes et les individus n'ayant pas d'existence en dehors de leur interaction avec celui-ci. En outre, l'auteur nous met en garde contre l'anachronisme : «habités que nous sommes à célébrer le cosmopolitisme, et ceux qui franchissaient les frontières culturelles avec facilité, nous n'imaginons pas que ces individus aient pu ne pas être appréciés par les sociétés du passé»⁴⁰. Il montre d'ailleurs que les acteurs qui, par leur histoire, incarnent l'articulation entre plusieurs mondes ou qui, du fait de leur activité, travaillent à la communication entre empires, ne bénéficient pas nécessairement d'une capacité d'action illimitée. Dans le cas de Yahya-u-Ta'fuft, mais aussi dans le cas des trois autres personnages dont l'auteur reconstitue la biographie, la possibilité de faire des choix ne leur garantit pas la considération qu'ils recherchent, pas plus qu'une parfaite intégration sociale. D'ailleurs, à certains moments, le choix des acteurs consiste à ne pas en faire, comme Yahya-u-Ta'fuft qui choisit de résider à Safi, comptoir portugais, tout en demeurant musulman.

La conversion était une possibilité pour laquelle avait opté une grande partie des notables musulmans de Safi. Mais c'était justement sa condition de chef de guerre musulman qui permettait à Yahya-u-Ta'fuft d'avoir une autorité sur les troupes qu'il commandait et sur les populations qu'il soumettait, au bénéfice du Portugal. D'ailleurs, ses relations avec la monarchie portugaise étaient excellentes (il s'était rendu à plusieurs reprises au Portugal et avait

36. Stephen GREENBLATT, *Renaissance Self-Fashioning: From More to Shakespeare*, Chicago, University of Chicago Press, 1980.

37. Jacob BURCKHARDT, *La civilisation de la Renaissance en Italie* [1860], Paris, Bartillat, 2012.

38. S. SUBRAHMANYAM, *Three Ways to Be Alien... op. cit.*, p. 5.

39. James CLIFFORD, *The Predicament of Culture: Twentieth-Century Ethnography, Literature, and Art*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1988.

40. S. SUBRAHMANYAM, *Three Ways to Be Alien... op. cit.*, p. 22.

été reçu à la cour). En dépit de cela, il n'était pas traité, au sein du comptoir, comme un égal par les élites portugaises, alors qu'il pouvait y prétendre en termes de dignité locale. Ce paradoxe s'explique de deux manières : d'une part, la domination politique et militaire que les Portugais exerçaient sur Safi et son hinterland était justifiée par la supériorité du christianisme sur l'islam proclamée au sein de la société du comptoir et, d'autre part, Yahya-u-Ta'fuft était en situation d'inimitié avec des membres puissants de l'élite locale du comptoir, jalouse de ses connexions à la cour.

L'approche biographique permet à l'historien de se rapprocher des acteurs pour interroger leur spécificité dans des contextes où l'on ne soupçonnerait pas leur présence. Que fait un prince musulman (Miyan 'Ali bin Yusuf, appelé *Melação* ou *Meale* par les Portugais) à Goa, la capitale de l'empire portugais d'Asie (*l'Estado da India*), dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, après que la ville est devenue une capitale de la catholicité ? Comment un Anglais (Anthony Shirley), ayant parcouru une bonne partie du monde, en vient à être exilé à Grenade par le roi d'Espagne au milieu du XVII^e siècle ? Que fait un Italien (Niccolo Manuzzi) dans l'Empire Moghol de 1660 à 1711 ? La réponse à la question initiale (« qu'apporte l'histoire de parcours individuels à l'histoire du monde ? ») est contenue dans la mise en récit du parcours de chacun de ces individus. Il en résulte des récits si bien construits que le lecteur se laisse emporter avec bonheur. Mais là ne réside pas le seul intérêt de l'ouvrage. La reconstitution des contextes, tâche à laquelle s'adonne l'auteur avec minutie, tout autant que les événements biographiques qui ponctuent le parcours des individus eux-mêmes, constitue l'objet de l'enquête⁴¹. Ces contextes donnent la mesure de la spécificité des parcours individuels, mais à leur tour ils informent sur l'histoire des sociétés dans lesquelles ceux-ci se déroulent.

L'articulation de l'espace urbain, la généalogie des dynasties des royaumes voisins à la capitale de *l'Estado da India*, leurs conflits et leurs alliances politiques, ainsi que leur histoire entrent en ligne de compte pour comprendre quelle position occupe réellement Miyan 'Ali bin Yusuf (*Meale*) à Goa. Les autorités portugaises, alliées à certains ennemis de la principauté de Bijapur, attendent le moment propice pour installer ce prince sur le trône de ce territoire, afin d'étendre ainsi leur domination sur la région. Ce projet ne sera jamais réalisé, et de ce fait le statut de *Meale* demeurera incertain pendant des années. Les injonctions contradictoires de la part des autorités portugaises à son égard – surtout en ce qui concerne la question religieuse – furent certainement dues à cette « incertitude », qui rappelle les cas étudiés par Simona Cerutti. Ce prince fut encouragé à conserver sa religion avant tout parce que son séjour à Goa était conçu comme provisoire par les autorités politiques. Mais, en parallèle, les jésuites parvinrent à convaincre celles-ci de les aider à enlever la fille de

41. Johann PETITJEAN, « Raconte-moi une histoire. Enjeux et perspectives (critiques) du narrativisme », *Tracés. Revue de sciences humaines*, 13, 2007/2, p. 185-200.

Meale, qui semblait avoir manifesté le désir de se convertir. Meale, ainsi que ceux de ses descendants qui ne se convertirent pas au catholicisme, vivront et mourront à Goa en «étrangers».

La deuxième étude de cas est consacrée à Anthony Shirley. Espion, voyageur, informateur de plusieurs princes européens, il réalisa des missions diplomatiques en Perse, au Maroc, fut porteur de projets d'envergure, et finit lui-même par être confiné dans la ville de Grenade par les Habsbourg en 1635. Ceux-ci ne lui accordaient plus leur confiance en raison de ses nombreux manquements à la parole donnée et de ses échecs dans les missions qui lui avaient été confiées. Il recevait une pension conséquente et avait pour tâche d'écrire des projets destinés à restaurer l'hégémonie hispanique sur le monde. Mais il lui était formellement interdit de quitter Grenade. Le laisser partir revenait à livrer aux ennemis de l'Espagne un confident, grand connaisseur des affaires de la monarchie hispanique dans l'ensemble du monde, ce que Philippe IV, roi d'Espagne, ne souhaitait en aucun cas à la veille de l'entrée de l'Espagne dans la guerre de Trente Ans. Grenade, invraisemblable destination pour un Anglais, protestant de naissance et converti au catholicisme, sans doute sans grande conviction, qui passa sa vie à parcourir le monde ?

Dépourvu d'ancrage, à force d'errance et de ruptures avec les plus puissants souverains d'Europe, Shirley finit par écrire lors de son séjour à Grenade l'un de ses plus brillants traités, intitulé *Peso político de todo el mundo*⁴². Il livre à Philippe IV ses réflexions sur les moyens qui, selon lui, permettraient de soumettre tous les ennemis de l'Espagne, en faisant en sorte que les différents territoires qui composaient l'immense empire hispanique soient autosuffisants. Ce projet politique ne se fonde pas, comme la plupart de ceux qui étaient adressés aux princes, sur la supériorité de leur religion ou confession sur celle de leurs adversaires, mais sur une réflexion globale des besoins et des capacités de l'empire. Comme l'affirme S. Subrahmanyam, ce projet aurait pu être adressé à n'importe quel prince, de n'importe quelle religion, tant il faisait abstraction des appartenances religieuses et des hiérarchisations des cultures. Le «relativisme» de Shirley accrut-il la méfiance des souverains espagnols ? En tout cas, Shirley finit ses jours en étranger, dans la ville qui avait été le dernier bastion islamique en Espagne, à peine un siècle et demi auparavant.

Dans le troisième cas, S. Subrahmanyam s'intéresse à Niccolo Manuzzi, Vénitien, auteur d'une histoire de l'Empire Moghol, qui termine ses jours dans un comptoir français en Inde après avoir passé plus de quarante ans dans cet empire. Dans les ouvrages qu'il écrit lors du long séjour qu'il y fait, il ne cesse de déclarer sa différence : il se dit «européen» et manifeste une grande hostilité envers la religion des gentils qui est celle de ses hôtes. Des contingences politiques le poussent à se réfugier à Pondichéry, puis à Madras. Mais il ne quitte

42. Xavier-André FLORES, *Le "peso político de todo el mundo" d'Anthony Shirley, ou Un aventurier anglais au service de l'Espagne*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1963.

pas l'Inde, même s'il semble avoir réalisé deux tentatives de départ. Finir ses jours en étranger en Orient ne différerait guère de ce qu'aurait pu être un retour à la patrie vénitienne, après plusieurs décennies d'absence. Être étranger chez soi est un possible, comme le montre Simona Cerutti dans son livre.

S. Subrahmanyam parvient à la conclusion qu'il y a plusieurs manières d'expérimenter l'extranéité, et peut-être même plus, selon qui l'on est, où l'on se trouve, le milieu dans lequel on est inséré et la religion que l'on professe. Confrontant les résultats de son enquête à la définition de l'étranger que proposait le sociologue allemand Georges Simmel⁴³, il articule ces différences à ladite définition : l'étranger serait celui qui est à la fois proche et lointain. Les trois études réalisées révèlent effectivement une familiarité évidente des individus dont la biographie a été reconstituée avec leur société d'accueil, et dans le même temps, le maintien d'une distance. Distance parfois volontairement maintenue par les acteurs eux-mêmes ou, d'autres fois, par la société ou les autorités auxquelles ils sont subordonnés.

Ce que nous propose Sanjay Subrahmanyam dans ce livre est donc d'évaluer l'impact des contextes sur la capacité d'action des acteurs et, dans le même temps, de prendre en considération la manière dont leurs propres actions, voire leurs hésitations, les conduisent à des impasses, qui peuvent aussi s'avérer des situations de souffrance (d'où le terme « *travails* » dans le titre anglais). La confrontation de sources européennes et de sources locales en langues autochtones révèle que ceux qui, en raison de leurs déambulations et vagabondages, pourraient passer pour de rusés personnages sans attaches, se jouant des interdits et sachant contourner les entraves (la figure du « *trickster* »⁴⁴), accordent beaucoup d'importance à l'expression de leur enracinement, à leur inscription au sein d'une descendance, ainsi qu'à la question de l'appartenance religieuse. L'histoire de Meale et les enjeux de sa présence à Goa ne sont compréhensibles qu'à la lumière des explications qu'apporte l'auteur sur son ascendance et son rôle dans l'histoire des principautés occidentales de la péninsule indienne (Gujarat, Bijapur). Quant à Niccolo Manuzzi, les revendications dont témoignent son œuvre et son parcours de vie sont autant de preuves d'une volonté pérenne de maintenir des liens avec l'Europe, ce qui passe par la réactivation, à diverses occasions, des liens familiaux en dépit d'une absence qui dure plusieurs décennies. Mais la volonté de Manuzzi de diffuser son œuvre en Europe et d'obtenir pour cela le soutien d'acteurs religieux et/ou politiques en France et à Venise n'est-elle pas aussi un désir effréné de revendiquer l'ubiquité ?

43. Georg SIMMEL, « Exkurs über den Fremden », *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, Berlin, Duncker & Humblot Verlag, 1908, p. 509-512. Voir aussi, Jérôme TRUC, « Simmel, sociologie du cosmopolitisme », *Tumultes*, 24, premier trimestre 2005, p. 49-77.

44. Natalie Zemon DAVIS, *Léon l'Africain*, Paris, Payot, 2007 (trad. de *Trickster Travels: A Sixteenth-Century Muslim Between Worlds*, New York, Hill and Wang, 2007).

La multiplicité des sources que met en œuvre S. Subrahmanyam pour reconstituer ces parcours biographiques est impressionnante. Elle répond au besoin de documenter le parcours d'individus ayant passé leur vie dans des cadres transimpériaux, dont la ligne d'horizon était celle du monde, mais surtout au besoin de montrer qu'un seul type de sources ne suffit pas à révéler la complexité de ces itinéraires, ni à comprendre à quel point les sociétés dans lesquelles ils évoluaient étaient enchâssées.

DES HISTOIRES EN DIALOGUE ?

La *microstoria* constitue un point d'intersection dans le parcours de ces deux auteurs. On connaît l'engagement de Simona Cerutti dans le développement de ce courant historique⁴⁵. Quant à l'histoire connectée, dont Sanjay Subrahmanyam est l'un des principaux fondateurs, elle prend appui sur la micro-histoire pour se distinguer d'une histoire globale consacrant trop peu d'attention aux contextes sociaux. Toutefois, lorsque l'on procède à une lecture croisée de *Three Ways to Be Alien* et de *Étrangers. Histoire d'une condition d'incertitude*, on ne voit guère émerger de substrat commun.

Je dirais même que le lecteur, qui pourrait vouloir faire des lectures complémentaires de ces deux ouvrages, se trouve embarrassé. Interroger l'« étranger » de Subrahmanyam avec les outils de Cerutti et inversement, c'est soumettre l'un et l'autre à rude épreuve. Il est indéniable que les positions analytiques adoptées par chaque auteur et les logiques qu'ils empruntent pour examiner la capacité d'agir des acteurs ne s'accordent pas entre elles.

Dans *Three Ways to Be Alien*, l'auteur est en quête d'expériences d'extranéité, dans des aires sociales où se superposent, ou bien se côtoient, des souverainetés impériales diverses. Son but est d'examiner les circonstances dans lesquels des individus ayant fait l'expérience de plusieurs contextes politiques et culturels différents ont pu éprouver un sentiment d'extranéité, pouvant s'avérer douloureux. Toutefois, la mise en regard de cette approche avec la manière dont Cerutti aborde la question sociale nous conduit à pointer une contradiction entre le désir que l'historien manifeste de se rapprocher au plus près des acteurs pour en percevoir le discours, voire les souffrances, et le fait que la catégorie d'étranger, dont il est surtout question à la fin de l'ouvrage, n'est pas issue de l'enquête. Elle est en effet empruntée au sociologue Georges Simmel qui, on l'a vu, définit l'étranger comme celui qui est à la fois proche et lointain. Ce n'est pas la définition en soi qui pose problème, mais le fait que le domaine de référence auquel elle appartient est extérieur à celui des acteurs eux-mêmes. Ce qui signifie que la confiance accordée à ceux-ci cesse lorsque l'auteur a besoin de monter en généralité.

45. Simona Cerutti, en collaboration avec Carlo Ginzburg et Giovanni Levi, a participé à la création de la collection *Microstoria* des éditions Einaudi, publiée entre 1981 et 1991.

On pourrait, inversement, se demander à propos du livre de Simona Cerutti de quelle manière l'histoire des étrangers de Turin s'inscrit dans l'histoire du monde ? Cette question n'a pas de réponse dans le contexte qui est celui de son enquête, car l'historienne s'intéresse à « l'usage que les acteurs sociaux faisaient des institutions », aux droits qu'ils revendiquaient en s'adressant à elles et à la manière dont les pratiques certifiaient les appartenances, en somme à la manière d'appartenir ou non à une communauté et à un lieu. Cependant, ce qui entrave véritablement la mise en rapport de « l'étranger » analysé par S. Cerutti avec l'histoire du monde n'est pas l'échelle, mais l'unité « primitive »⁴⁶. Celle qu'elle adopte est la double catégorie de « citoyen/étranger » qui ne trouve de sens qu'à l'échelle locale, puisqu'elle est construite par le droit et par les pratiques sociales d'une communauté donnée, et qu'elle a pour fonction de déterminer qui peut ou non accéder aux ressources locales. Pour Sanjay Subrahmanyam, cette unité est l'« individu ». Il s'agit effectivement d'un concept adapté aux nécessités de l'histoire connectée, pour qui l'impératif est de disposer d'un vocabulaire neutre, non empreint de localisme. Le binôme sur lequel Subrahmanyam porte son attention est donc celui que constituent individualité et extranéité (« *self* » et « *alien* ») et le socle sur lequel il les inscrit est celui des sociétés, en tant qu'ensembles culturels commensurables. Le choix du terme *alien*, plus que *foreigner* (plus institutionnel), n'est-il pas révélateur de cet ancrage ?

On connaît les réticences de Simona Cerutti à l'égard des catégories émanant du métalangage de l'historien, et particulièrement à l'égard du concept d'« individu »⁴⁷. Celui-ci n'a pas de place dans son enquête, ni en tant qu'unité primitive, ni en tant qu'instance universelle. Ce sont les catégories d'analyse mises en œuvre par chacun de ces deux historiens, bien plus que les échelles adoptées pour leurs enquêtes, qui déterminent les horizons de celles-ci. Les outils de l'histoire globale et ceux de l'histoire sociale ne sont, a priori, pas interchangeables.

S. Cerutti s'est aussi expliquée, à diverses occasions, sur le danger que lui semble constituer la confusion entre « discours » et expérience, qui réduit l'action des acteurs à leur seule capacité discursive⁴⁸. C'est pour cette raison, sans doute, qu'elle ne cherche pas à saisir les émotions des acteurs, pas plus qu'elle ne questionne leur degré de conscience dans les actions qu'ils accomplissent, ou qu'elle ne cherche à capter leur singularité. Elle a recours, elle aussi, à la biographie en reconstruisant le parcours de Motta, mais ce n'est pas pour se

46. Notion que S. Subrahmanyam emprunte aux économistes.

47. « Où commence l'individu ? », se demande Simona Cerutti dans le compte rendu critique qu'elle réalisa il y a quelques années du livre de L. BOLTANSKI, *De l'amour et la justice comme compétences* (Paris, Métailié, 1990) : S. CERUTTI, « Pragmatique et Histoire. Ce dont les sociologues sont capables », *Annales ESC*, 46-6, novembre-décembre 1991, p. 1437-1445.

48. S. CERUTTI, « Le linguistic turn : un renoncement », in Jean BOUTIER, Dominique JULIA (éd.), *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire*, Paris, Autrement, 1995, p. 230-231, et EAD., « Le linguistic turn en Angleterre. Notes sur un débat et ses censures », *Enquête*, 5, 1997, p. 125-140.

rapprocher de l'individu et «humaniser» l'histoire sociale. Son objectif est de comprendre comment se construit un parcours d'intégration «exemplaire».

Sanjay Subrahmanyam et Simona Cerutti convergent toutefois en un point : la question de l'appartenance religieuse (ou de l'origine religieuse), qui apparaît dans leurs études comme une limite pouvant s'avérer infranchissable dans un parcours d'intégration. Ils y parviennent par des chemins si différents que l'on est presque surpris d'une telle coïncidence. S. Cerutti la repère dans l'effacement des origines dont témoigne le dernier testament de Gerolamo Motta. Tandis que dans *Three Ways to Be Alien*, Sanjay Subrahmanyam en objective la limite dans le discours des acteurs : la déclaration de Yahya-u-Ta'fuft par laquelle commence l'ouvrage, mais aussi celle que le fils de Meale, prince musulman en résidence à Goa, adresse à Philippe II. Celui-ci écrit : «je suis né ici et ai été élevé ici, ayant tout pour être naturel si ce n'est que je professe une autre religion». Cette déclaration semble confirmer l'explication fournie par Simona Cerutti qui, prenant appui sur les travaux de Giacomo Todeschini⁴⁹, affirme qu'au cours des périodes médiévale et moderne l'Église a fait preuve d'une capacité croissante à «réglementer l'accès ou bien l'exclusion de la citoyenneté»⁵⁰. L'idée de faire une histoire de l'appartenance locale articulée à celle des fidélités religieuses est intéressante. La question vaut la peine d'être approfondie.

Interroger l'appartenance (locale, religieuse...) de manière située est le combat qu'ont engagé Sanjay Subrahmanyam et Simona Cerutti en écrivant ces livres. Ils nous invitent ainsi à repousser toute projection paresseuse des catégories sociales et politiques contemporaines, afin de rendre lisible la complexité des sociétés anciennes, mais aussi, de ce fait, à remettre en cause les certitudes contemporaines sur la mobilité des hommes et sur ce qu'«étranger» veut dire. Les enjeux de ces questions sont politiques et le fait d'explorer ce terrain de l'histoire l'est aussi. Certes, ces deux auteurs ne parlent pas le même langage. Mais faut-il en choisir un et prendre nécessairement parti ? Ancrage local ou histoire du monde ? Histoire des connexions ou histoire localisée des pratiques ? La réponse est non, car l'histoire est polyglotte et il faut s'en réjouir.

Natividad PLANAS
 Université Blaise Pascal (Clermont 2)
 Département Histoire de l'UFR LLSH
 Site Gergovia
 29, rue Gergovia
 63037 Clermont-Ferrand Cedex
 natividad.planas@gmail.com

49. Giacomo TODESCHINI, *Visibilmente crudeli. Malviventi, persone sospette e gente qualunque dal Medioevo all'età moderna*, Bologne, Il Mulino, 2007.

50. S. CERUTTI, *Étrangers...*, op. cit., p. 144.

Résumé / Abstract

Natividad PLANAS

L'agency des étrangers. De l'appartenance locale à l'histoire du monde

Dans *Three Ways to Be Alien. Travails & Encounters in the Early Modern World* (Brandeis University Press, 2011, traduit sous le titre *Comment être un étranger. Goa-Ispahan-Venise*, Alma, 2013), Sanjay Subrahmanyam interroge, à travers l'étude de trois cas, le parcours d'individus ayant vécu en étrangers dans des contextes transimpériaux, aux confins de l'empire hispano-portugais (Afrique, Inde) et au-delà (Empire Moghol). Simona Cerutti explore, quant à elle, la question de l'ancrage local à Turin entre la fin du XVII^e et le début XVIII^e siècle, dans *Étrangers. Étude d'une condition d'incertitude dans une société d'Ancien Régime* (Paris, Bayard, 2012). Le thème de l'« étranger », qui est au cœur de ces deux ouvrages, constitue-t-il une préoccupation commune à partir de laquelle le dialogue pourrait être engagé entre histoire locale et l'histoire globale ? La capacité d'agir des acteurs sociaux (*agency*) y occupe une place centrale, mais les moyens mis en œuvre par chacun des deux auteurs pour l'appréhender divergent. La présente note critique met en perspective et compare leurs approches.

MOTS-CLÉS : XVII^e-XVIII^e siècles, Empire hispano-portugais, Empire Moghol, Turin, appartenance locale, histoire globale ■

NATIVIDAD PLANAS

Foreigners' agency. From local belonging to global history

In *Three Ways to Be Alien: Travails & Encounters in the Early Modern World* (Waltham, Brandeis University Press, 2011), Sanjay Subrahmanyam studies the life trajectories of three individuals who lived as foreigners in a transimperial context at the edge of the Hispano-Portuguese Empire (Africa, India) and beyond (Mongol Empire) during the Early Modern Period. In her latest book *Étrangers. Étude d'une condition d'incertitude dans une société d'Ancien Régime* (Paris, Bayard, 2012), Simona Cerutti explores the conditions of local belonging in Turin in the late 17th and early 18th Centuries. Does the "stranger", a core theme in both works, constitute a common interest and starting point for a dialogue between local and global historians? Subrahmanyam and Cerutti each investigate the agency of social actors but from differing perspectives. The present review compares and considers their divergent approaches.

KEYWORDS : 17th-18th Centuries, Hispano-portuguese Empire, Mongol Empire, Turin, local belonging, global history ■